

Stéphane ROUGEOT

Blanche Allogène

T2 La traversée de l'amère

Le Sabir Numérique

Du même auteur

Romans
Les Ailes Ardentes
Blanche Allogène, *4 tomes*
Chamaneries
Un Chant sur la Magie Infuse
La Convergence des Alizés
D'Échéance
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à nager
Omine
Le Parfum du Sommeil
Le Revers de l'Âme
Scam Masters
Urgences Ascenseurs, *2 tomes*
Le Vol du Siècle

Recueils

À la Vôte
Anatomie d'une Enfance
Ravagée
Le Dos Fin
Mémoires d'Autracie
Les Mites et les Jambes
Nouvelles Actuelles
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes
Nouvelles Étranges
Nouvelles Inspirations
Tel est Féérique
Urgences Ascenseurs,
J'Écoute ?
Visions

Théâtre

Brave Magot
Ce Soir c'est la Fin du Monde
Déjà Vu
De Toit à Moi
En Grève
Éperdue et perdue
FarNIET !
N'attendons Pas que le Ciel
Nous Tombe Sur la
Tête

Ne pas Appuyer sur le Bouton
La Nuit des Cambrioleurs
Panique sur la Liste
Saynètes à la dérive
Saynètes et Sans Bavures
Les SOUSperhéros se rebiffent
Le Tort Ment *2 tomes*
Un Truc en Plus

Séries

GoldenBra 4 épisodes
ÉtrAnge Gardien 3 épisodes
Jeu de Loi 3 épisodes

Des Justes *1 épisode*
Les SOUSperhéros *1 épisode*

J'ai fait un rêve.

D'ailleurs, j'en ai fait plusieurs, dont certains tenaient plus du cauchemar que d'un monde féérique.

Impossible de savoir combien de temps j'ai dormi. Plusieurs jours, je pense, vu la quantité d'images qui se troublent derrière mes paupières closes. Elles sont trop variées et nombreuses pour faire partie du même délire.

Certaines, cependant, ne semblent pas vouloir quitter ma mémoire. Mon inconscient essaierait-il de me dire quelque chose ?

Dans l'un d'eux, je me balançais, accrochée à différents objets plus ou moins semblables à des

lianes, véritable Tarzan – version féminine – des temps modernes. Sautant lestement, mon corps avait une trajectoire pour le moins inhabituelle, comme si j'étais retenue par un baudrier. Impossible de connaître ma destination ni l'endroit improbable où pouvait se trouver ce lieu d'un genre si particulier.

Tantôt sur une corde à piano, dont la touche en ivoire me servait de repose-pied ; tantôt sur un lampadaire allumé, apportant un éclairage jaunâtre dans une jungle qui ressemblait plus à un sous-bois sombre qu'une forêt tropicale ; tantôt encore sur une énorme bouteille de Perrier pleine, mais étonnamment souple, qui me désaltérait à son simple contact. Le vent faisait voler mes cheveux bruns.

J'en oublie beaucoup, c'est certain. Le chemin a duré un bon moment. Ce n'était ni une fuite ni une poursuite. J'étais seule, et sans le moindre but, au cœur d'une balade sans fin, surplombant une immense forêt vierge.

Par contre, dans un autre, je courais perpétuellement, sans jamais être essoufflée. Je tentais d'échapper à quelqu'un que, pour autant que je me souvienne, je ne connaissais pas, mais que je savais être dangereux pour moi. Il s'agissait d'un homme célèbre – du moins l'était-il pour mon cerveau – cheveux courts, petite taille et grands pieds. Chaque fois que je voyais cette personne, ma vigueur retrouvait son niveau maximum comme par enchantement.

J'étais avec Lysandre, une amie de longue date dans la vraie vie. Elle ne semblait pas vraiment concernée par ma fuite, mais restait à mes côtés. Un boulet à ma cheville, car elle me ralentissait énormément, à vouloir s'arrêter devant des vitrines, prendre en photo des animaux ou des fleurs, quand ce n'était pas des pauses pipi à répétition.

Comme bien souvent dans ce genre de rêve, la course n'avait ni départ ni arrivée.

Une autre scène, plus calme, me situait dans un restaurant, avec mes parents. Mes parents biologiques, j'entends, c'est-à-dire que ma véritable mère était à la place de Djamila. Nous mangions tranquillement, au milieu de convives qui ne nous accordaient pas la moindre importance, et nous étions servis par un garçon dans une tenue trop décontractée pour le standing de l'établissement. Soudain tous les murs devinrent transparents. Nous pouvions voir à travers, aussi loin que notre vue nous le permettait. Le sol et le plafond également, tout comme les objets et les vêtements. En fait, tout ce qui n'était pas vivant. C'était jouissif de s'inviter chez tout le monde sans en avoir l'autorisation et sans bouger de sa chaise. Il suffisait de tourner la tête pour regarder qui on voulait, aussi loin qu'il puisse se trouver.

C'était jouissif, et en même temps on se sentait à nu de pouvoir être observé à l'identique. Par contre, tout était naturel pour chacun, personne ne semblait trouver ça bizarre.

Je n'ai jamais cherché à comprendre le sens caché de mes rêves. À compter que ce soit une science exacte, j'aurais trop peur de ce que je pourrais découvrir sur moi-même, malgré ma curiosité naturelle. Je dois faire partie de ces gens qui veulent à tout prix savoir ce qui va leur arriver, mais qui ne pourraient le supporter. Comme entre deux maux il faut savoir choisir le moindre, je préfère garder la tête dans le sable. Il sera toujours temps, le moment venu, de découvrir la vérité.

Soudain, alors que mon père ouvrait la bouche pour parler, une bulle de bande dessinée s'ouvrit au-dessus de sa tête, et ses mots s'y inscrivent. Je réalisai alors le silence qui assourdissait mes oreilles.

Cette fois encore, je fus la seule à être étonnée par l'événement. Levant les yeux, je remarquai qu'il y avait la même chose entre mon crâne et le plafond et que chacune de mes pensées s'y inscrivait successivement. Là, je me suis sentie violée au plus profond de mon être. Prise de panique, je tentai de ne plus avoir la moindre réflexion intérieure. Même les images s'y affichaient, les plus anodines comme les plus salaces, et j'en ai essayé beaucoup, malgré ma perte de contrôle.

Mon cerveau joue de la batterie dans mon crâne, en parfaite synchronisation avec le bip-bip sonore d'un appareil disposé juste à côté de moi.

Je me sens bien reposée, presque sous l'effet d'un puissant décontractant, et à la fois aussi fatiguée que si j'avais fait un tournoi complet de volley en enchaînant chacun des matchs durant une seule et même journée.

Mon corps est lourd. Très lourd. Tellement que je ne parviens pas à bouger le moindre membre. Ma tête, posée bien droite sur un oreiller trop dur à mon goût, ne bronche pas d'un cheveu. Même mes paupières paraissent peser des tonnes et ne se soulèvent pas d'un cil. Je suis engourdie à un point que ça ne me paraît pas normal.

Je sens une onde de chaleur se propager dans mon corps en partant du cœur, comme une décharge d'adrénaline qui augmenterait le rythme du métronome. C'est probablement le cas. Quelle est donc la raison de cette immobilité que je ne peux chasser de mon esprit ? Mon muscle cardiaque s'emballe à l'idée que je suis paralysée, pourtant il m'est impossible de paniquer, même par la pensée. Je suis étrangement calme. Visiblement, un tout petit morceau de mon corps est parvenu à réagir suite à mon sentiment.

Un signe me soulage, toutefois. Si je ne peux pas bouger, j'ai des sensations physiques. Pas bien grandes, c'est vrai, mais suffisantes pour me rassurer. Un tube est enfoncé dans ma gorge, et envoie dans mes poumons de l'oxygène à intervalles réguliers.

D'ailleurs, comment se fait-il que j'arrive à distinguer toute la chambre d'hôpital autour de mon

corps, alors que mes yeux sont clos ? Comment est-ce que je peux bien faire pour lire que mes pulsations sont à 106 ? Et comment je fais pour voir l'infirmière entrer d'un pas précipité, relever quelques informations sur les équipements auxquels je suis reliée, et ressortir aussi rapidement en criant :

— Docteur Brahimi ! Docteur Brahimi !

Ma grande, il va falloir te rendre à l'évidence : tu n'es pas morte. C'est loin de ressembler à une chambre froide, un funérarium ou un cercueil six pieds sous terre, ici. Tu te trouves clairement dans un établissement de soins, il ne faut pas être « Bac+10 » pour s'en rendre compte.

Tu n'es pas morte. Mais tu n'en as jamais été aussi près.

Le lit n'est pas très grand, mais bon, c'est un lit d'hôpital, il ne faut pas trop en demander. Il est loin de mon cent-soixante – que j'ai âprement négocié il y a deux ans, mais quel confort ! – cela dit pour l'activité physique que j'ai actuellement, c'est déjà amplement suffisant.

Une télécommande filaire est accrochée à la minuscule table de chevet. Quand j'aurai recouvert quelques facultés motrices, je pourrai m'amuser à relever ma tête ou mes pieds, ou bien ajuster la hauteur pour être pile en face de la petite table à roulettes qui est dans le coin.

Mon corps est allongé de manière trop propre, sur le dos. Ce n'est sûrement pas moi qui me suis mise dans cette position toute seule. D'habitude, je préfère dormir sur le côté, voire sur le ventre, les jambes à demi pliées. La couverture est posée sur mes pieds. Ferait-il frais par moments ? Le drap est remonté jusque sous mes aisselles. Mes bras sont positionnés le long du tronc, paume vers le bas.

Un vrai stéréotype de série américaine représentant une jeune fille dans le coma, dans le seul but d'apitoyer le spectateur. Une mise en scène parfaite, en quelque sorte, chaque détail étant minutieusement préparé dans un but bien précis. Je me surprends à chercher dans les alentours le metteur en scène, un comédien absent de la scène, mais qui observe de loin, ou encore un accessoiriste en retard. Mais rien. Tout semble parfaitement normal et réel.

Un frisson me parcourt l'échine : et si j'étais morte, la dépouille en pâture à ceux qui voudraient venir me rendre un dernier hommage ?

Si tel était le cas, n'aurais-je pas des visiteurs, me dévisageant en silence, ou le regard plongé dans un mouchoir qui viendrait régulièrement tamponner un coin d'œil ou récupérer une goutte transparente à la pointe du nez ? Probablement. Sauf si l'on est pile dans l'heure de la pause déjeuner. Non, ce n'est pas possible, car la pendule de la salle des infirmières indique exactement onze heures moins le quart.

Donc la conclusion qui s'impose à moi est que je n'en suis pas encore à ce stade. Autre indice allant dans le même sens : je serais totalement débranchée, et un croque-mort m'aurait certainement bien arrangée, afin d'être autant à mon avantage que possible. Alors que là, je suis loin de ressembler à ce que j'essaie d'approcher chaque fois que je me trouve devant le miroir de ma salle de bain.

La dernière image qu'on laisse aux gens est vraiment importante, semble-t-il, pour que cette profession ait autant d'intérêt. Pourtant, en ce qui me concerne, je garde plutôt en tête les moments les plus marquants que j'ai pu vivre avec une personne, et cela ne correspond que très peu avec la dernière fois qu'on s'est vus, même sur un lit de mort. Par exemple, mes grands-parents : quand je pense à eux, ce sont les moments les plus doux, les plus tendres, qui me viennent instantanément en mémoire. Pourtant j'en ai vu plusieurs d'entre eux au moment de leurs obsèques. Bien sûr, quand je cherche à me remémorer cet événement en particulier, il me revient, mais cela me demande un effort particulier.

À côté de la fenêtre, une chaise en bois est tournée vers moi. Vraisemblablement peu confortable, elle est pourtant très usée. D'ici à ce que j'aie la force et la volonté de m'y installer, elle sera sûrement décomposée et remplacée par un siège en lévitation d'un matériau encore inconnu.

Pour l'heure, elle est vide. Désespérément vide, je dirais. Car l'absence de quiconque a tendance à

m'emplir le cœur d'une profonde tristesse. Peut-être que toutes mes connaissances ont d'excellentes raisons pour ne pas y être installées durablement. Si ça se trouve, les visites ne sont même pas autorisées.

D'un autre côté, j'aurais trouvé pitoyable d'y découvrir quelqu'un, à moitié endormi ou plongé dans ses pensées, attendant sans grande conviction que mon état daigne s'améliorer subitement. J'aurais été déçue de voir mon père, par exemple, en pleine partie d'un jeu quelconque sur son téléphone, vidant la batterie sans se douter un instant qu'un appel important pourrait arriver quand il n'aura plus de jus. Je serais touchée de trouver Djamila. Touchée, mais pas étonnée du tout. Elle fait tout son possible pour être une amie et une mère de substitution pour moi, sachant pertinemment qu'elle ne sera jamais à la hauteur de la vraie.

D'ailleurs, je me demande qui d'autre pourrait venir. Mes amies ? D'autres membres de ma famille ? Si tel était le cas, alors cela voudrait dire que je suis là depuis un certain temps, mais pas trop non plus. Assez pour que l'on se soucie encore de l'évolution de ma santé, mais pas trop pour ne pas être oubliée. Je suis bien placée pour le savoir, on a vite fait de ne plus penser aux gens qui sont loin, qui ne se manifestent plus, ou qui ne présentent pas un réel intérêt, même si ponctuellement on a pu éprouver des sentiments forts pour eux. Dire que je garde ma mère au plus profond de moi signifie juste qu'elle fait partie de moi, de ma vie, de mon passé, mais pas que je considère qu'elle est à mes côtés en permanence telle une personne physique et que je me dis sans arrêt «

qu'est-ce que ma mère en aurait pensé ? » ou bien « qu'est-ce que ma mère aurait dit de ça ? »

Une télé est accrochée tout en haut, dans le coin de la chambre. Si petite qu'il faudrait un télescope pour reconnaître quiconque. Je n'ai pas intérêt à trouver une chaîne de sport, parce que je n'arriverai même pas à voir la balle ou à lire le score, à cette distance. J'aurai déjà de la chance si je parviens à distinguer les couleurs des maillots afin de différencier chaque équipe, voire deviner de quel sport il s'agit.

La petite porte donne sur la salle de bain. Il y en a toujours une, sauf dans les établissements trop pauvres où elles sont communes et au fond du couloir. Mais je ne me souviens pas en avoir vu de tels dans tous les pays que j'ai pu visiter.

Juste à côté, une grande porte permet quant à elle de rejoindre le couloir. Elles sont toujours larges, pour que les brancards ou les lits à roulettes puissent y passer aisément.

Le gros appareil sur ma droite n'est autre que le respirateur artificiel. Un tube me relie à lui, et l'ensemble émet des bruits de soufflerie à intervalles réguliers. Je ne l'avais pas remarqué avant, mais en observant bien, ma poitrine se gonfle en parfaite synchronisation.

Finalement, je suis en vie. Peut-être maintenue dans cet état grâce à des machines, mais en vie.

De l'autre côté du lit, un écran plat d'un format relativement réduit donne des informations comme une courbe, qui semble être mon rythme cardiaque. Je suis également branchée à celui-là, mais seulement par quelques fils. Une réplique est diffusée en temps réel dans la salle des infirmières. À cet endroit seulement – comme si ça pouvait m'empêcher de dormir ! – un petit signal sonore accompagne chaque pic. D'autres données y figurent aussi, mais je n'ai aucune idée de leur signification.

Le store est baissé devant la fenêtre. Je vois qu'il fait jour, car des rayons se reflètent un peu partout, probablement sur les habitations alentour. Une lumière vive, presque éblouissante.

C'est une magnifique journée. Où ai-je mis mes lunettes de soleil ?

Quels sont les souvenirs qui me restent ? Avant cette chambre, et hors chacun de mes rêves, c'est le flou dans mon esprit. Je fais de gros efforts pour y mettre en semblant d'ordre et en sortir des éléments qui m'intéressent et qui ont un minimum de cohérence.

Il est clair que je ne suis pas dans mon pays. Rien, ici, n'y ressemble. Pourtant, je suis habituée au

personnel médical étranger, et les appareils, comme le mobilier, n'ont rien de vraiment spécial. Mais l'ambiance, l'environnement, et mon sixième sens me disent qu'on est loin de ma France natale.

Des vacances. Un avion. J'ai pris l'avion !

L'Algérie. Oui, c'est ça : l'Algérie. J'y suis en vacances, avec mes parents ! Où sont-ils, d'ailleurs ? C'est bizarre qu'ils ne soient pas à mon chevet. Ou alors... Non, c'est impossible. Ils auraient été victimes du même mal qui m'a terrassée ? On aurait eu un accident ? En vol ? Sur la route ?

Des images de bus me reviennent en tête. Un voyage organisé ? Je ne crois pas, Djamilia est autochtone, elle n'aurait pu faire autrement que nous servir de guide elle-même. Et je n'ai pas de souvenir du moindre accident, même si le Code de la route est une réalité aussi effective que le Père Noël dans ce pays.

Le mot « attentat » émerge tout seul dans le marasme obscur de ma mémoire. Un attentat à l'aéroport ! Pas à notre arrivée, en tout cas, car quelques images comme notre entrée dans une maison et une balade en taxi me reviennent. Lors du départ, alors ? Je n'en suis pas sûre. Aucune explosion, aucune panique générale. C'est comme si j'avais vécu cet attentat de l'extérieur, sans le son ni l'image.

D'ailleurs, je suis bien à l'extérieur de mon corps, pour le moment. Mon ressenti pourrait être

faussé par ce point de vue et influencer sur ma perception du passé.

Il serait plus judicieux d'attendre d'autres bribes, ou des indices qui pourraient m'éclairer. Sinon je sens que mon imagination pourrait me faire très peur en un rien de temps.

Et si mes parents étaient dans les chambres voisines ?

Non, l'une est occupée par une vieille femme qui a subi un double pontage et qui discute avec ses enfants venus lui rendre visite. L'ambiance n'est pas très réjouie, car l'état général de la malade n'est guère encourageant quant à une espérance de vie confortable. Le son de sa voix trahit des années de tabagisme intensif, confirmées par des traces sur les doigts, les dents, ainsi que des poumons à la limite de la calcination.

L'autre chambre est vide. Le patient est actuellement sur la table d'opération dans le bloc A, deux étages plus bas. Comment je le sais ? Aucune idée. Peut-être que je l'ai lu sur l'étiquette de la porte. Ou alors j'ai entendu l'aide-soignante qui en parlait avec l'infirmière, dans leur bureau, tout au bout du couloir. Malgré les portes fermées et la distance.

Un petit tour par la salle d'attente, en face des ascenseurs.

Quelques personnes sont assises sur les sièges. Un jeune homme patiente pendant que la machine en face de lui fait couler un café court et brûlant dans un gobelet blanc. Contrairement aux chambres, l'endroit n'est pas climatisé, et tous montrent des signes de forte chaleur. Qui un mouchoir pour éponger une transpiration abondante, qui arborant une tenue à la limite de la provocation par un short minuscule et un double décolleté avant-arrière pigeonnant malgré un foulard sur la tête, qui en se ventilant à l'aide d'un journal plié dont la première page fait mention d'un « aéroport bloqué toute la journée ». À en juger par la date et le début de l'article, l'affaire remonte à quelques jours. Une fausse alerte. Donc rien à voir avec la raison de mon état ni de ma présence ici.

Et toujours pas le moindre indice au sujet de mes parents.

Ah, voici l'infirmière qui revient. L'homme qui la précède doit sûrement être le docteur Brahimi dont le nom résonne encore dans ma tête. Je vais peut-être en savoir un peu plus sur ce qui m'arrive. L'homme porte avec fierté une soixantaine discrète, sans cheveux gris – je doute que ce soit naturel – et sans trop de rides. Sa blouse est ouverte, montrant une silhouette svelte, qui doit certainement faire des jaloux parmi ses collègues et des intéressées dans son entourage.

— Et ensuite j'ai couru pour vous chercher, Docteur.

On dirait bien que j'avais raison. Je vais pouvoir demander des détails sur ma situation.

Alors, qu'est-ce qui se passe, Docteur ? Je vais bientôt m'en remettre ? Docteur ?

Bon, il n'a pas l'air de m'entendre. Faut dire que mes lèvres n'ont pas bougé. C'est un détail sur lequel je vais devoir plancher rapidement.

— Tout a l'air normal. Vous dites que son rythme cardiaque a subitement accéléré sans raison apparente ?

— Exactement. J'en suis sûre, Docteur !

— Je vous crois, mon petit, je vous crois. C'est redescendu, maintenant, on dirait.

Il observe tous les appareils, puis s'approche de moi et appose un stéthoscope glacé sur le bord de mon sein gauche. Il n'a pas l'air d'être tenté de profiter de ma léthargie et glisse l'extrémité de son outil sous la chemise de nuit fournie par l'hôpital, sans chercher ni à regarder ni à toucher ma peau.

Glacé ? J'ai des sensations, mais pas toutes. C'est à la fois étrange, limite jubilatoire, et très perturbant. Je ne contrôle rien, par contre je reçois des messages. À nouveau quand il me touche le bout des pieds – que cherche-t-il par-là, d'ailleurs ? – ce qui provoque une douleur vive l'espace d'un instant avant de s'estomper.

— C'est probablement pas grand-chose, mais on va surveiller cette jeune fille de près. On a peut-être un premier signe encourageant de réveil.

— Bien, Docteur.

Il regarde l'infirmière avec un sourire :

— On va rester optimiste, mon petit. Comme ça elle pourra nous raconter ce qui l'a mise dans cet état.

— C'est pas son cancer ?

— Très improbable, il n'est pas suffisamment avancé pour ça. Personnellement, j'opterais plutôt pour une crise d'adolescence, si je devais parier.

— Je comprends pas, Docteur.

Je le vois sourire à nouveau. Il est persuadé d'avoir compris tout ce qui se passe dans ma tête sans même m'avoir vue consciente. Pour qui il se prend ? Déjà que moi j'ai du mal, et que je n'ai pas encore tout retrouvé mes souvenirs, alors lui, ça m'étonnerait. Non, ça doit être du bluff pour impressionner l'infirmière. Elle semble en pâmoison devant lui, depuis qu'il est entré. Faut pas jouer avec ma vie et ma santé pour de si futiles prétextes, Monsieur le Docteur !

Je tends un bras pour lui donner une tape sur l'épaule. Je suis déçue de m'apercevoir que rien ne réagit. D'ailleurs, si mon esprit semble flotter dans la pièce, au-dessus de mon corps, il n'est rattaché à rien de matériel. Comme une caméra qui projetterait ses

images dans ma tête. Je n'ai aucun contrôle. C'est très frustrant.

La sensation de quelque chose qui m'échappe s'empare de moi en les voyant s'éloigner. Comme une naufragée qui regarde un bateau salvateur quitter son île sans l'avoir vue malgré de grands gestes et qui se désespère de poursuivre son exil.

J'ai envie de hurler. D'ailleurs, pourquoi m'en priver ?

AAAAAAAAAAH !

Je ne m'attends à rien. Aucun son ne passe mes lèvres serrées autour du tuyau qui continue de maintenir l'alimentation de mon cerveau en oxygène. Ce petit conduit en plastique qui me raccroche au monde matériel.

Mais est-ce que j'ai vraiment envie de rester ici-bas ? Qu'est-ce qui me retient ? Pourquoi je ne suis pas montée rejoindre mes ancêtres ? Un détail technique ? Ou bien quelque chose que je dois absolument terminer pour pouvoir dire « ça y est, j'ai accompli ma mission, maintenant on peut y aller, chauffeur » ? Ma maladie m'emportera un jour, c'est certain, alors pourquoi continuer cette mascarade, et ne pas y aller tout de suite ? Je suis prête. Fermez les portes et roulez jeunesse !

Non, décidément, je ne vois rien. Des galères qui se succèdent ; aucun fait ; aucune personne suffisamment intéressée par moi, et qui m'intéresse également ; un avenir des plus ternes. Plus je retourne

ma vie dans tous les sens, et moins je lui en trouve, de sens. Alors, autant en finir tout de suite, on gagnera du temps.

Pourquoi ils ne débranchent pas tout cet attirail ? Ça ne sert à rien, de toute façon. Je suis condamnée, à court ou moyen terme. C'est une certitude. Gardez vos efforts pour quelqu'un qui a une chance, et qui la mérite.

Le médecin retourne à son bureau. Il s'assied et poursuit la lecture d'un article rédigé par l'un de ses collaborateurs et qu'il doit corriger. Mais il ne parvient pas à se concentrer très longtemps, et ouvre son ordinateur portable pour afficher des sites interdits aux mineurs. J'ai peut-être éveillé en lui plus que ce j'ai tout d'abord pensé.

Je ne suis donc que ça, un corps inerte dont on attend patiemment le réveil ?

Maman, on dirait que je ne vais pas tarder à te rejoindre. Du moins je le souhaite. Toutes ces années passées loin de toi n'avaient rien d'agréable – disons presque rien, pour être honnête. À moins que ces derniers jours, dont je n'arrive pas à me souvenir pour le moment, ne m'aient apporté quelque chose. Cela dit, comment imaginer qu'ils aient pu bouleverser ma vie sans laisser aucune marque ?

Et qu'est-ce que je fais à réfléchir alors que tout le monde me croit entre la vie et la mort ? J'ai l'impression que l'énergie économisée par mon corps est utilisée par mon cerveau pour réfléchir encore plus que d'habitude. Déjà que je suis une fille qui gamberge pas mal ! Par quel miracle je suis consciente, et hors de mon enveloppe – je pourrais aller jusqu'à dire « hors de moi » même si le jeu de mots est facile.

Ce ne serait pas un mauvais rêve de plus ? Probablement pas, car à part ce fait, rien ne paraît bizarre. J'ai vraiment l'impression d'être en vie. Je ressens tout – ou presque – j'ai ma mémoire quasi intégrale, le temps et l'espace sont cohérents. Non, tout a vraiment l'air authentique. Sauf que je suis un fantôme.

Mais oui ! C'est ça, bien sûr. J'ai quitté mon corps parce que je suis en chemin pour l'au-delà. En tout cas, tous ces films sont bien loin du compte quand ils tentent de décrire ce que l'on peut ressentir en pareille circonstance. Rien n'explique comment on peut vivre cet état immatériel, que l'on peut se promener où on veut, se focaliser sur n'importe quel endroit et y être instantanément, c'est quasiment être partout à la fois et nulle part en même temps.

Combien de temps suis-je supposée rester comme ça ? Mes connaissances en religion – ou en phénomènes paranormaux – sont relativement limitées. J'espère que ça ne sera pas trop long. En même temps, je ne suis pas spécialement pressée, et je

commence à m'adapter. C'est plutôt agréable, dans un sens. J'ai l'impression d'être invisible, avec l'inconvénient non négligeable de ne pas pouvoir me matérialiser pour faire des farces ou réprimander à l'occasion.

Et si j'étais dans une phase de transition, où mes actions, ma volonté, pouvaient déterminer ce qui va arriver à mon âme ?

Peut-être que je suis tordue, mais mon statut de malade, de jeune et de laissée pour compte comme fantôme me conduit à croire qu'il y a quelqu'un, là-haut, qui hésite. À moi, donc, de l'influencer pour aller dans le sens que je souhaite.

Essayons d'être rationnelle. Première option : retourner dans mon corps et revenir à la vie. Une sortie de coma, ça n'a rien d'exceptionnel. J'espère seulement ne pas avoir trop de séquelles. Ça serait le comble de se retrouver légume pour quelques dizaines d'années. Je pourrais reprendre mon existence d'avant. Aller à la fac, aux entraînements de volley ainsi qu'aux compétitions, rentrer chez mes parents tous les soirs si je reste dans la même ville, voir les copines à l'occasion, me faire draguer à longueur de temps. Bon, il n'y a pas que des bons côtés, c'est certain. Mais rien de rédhibitoire non plus. Ça fait bientôt dix-huit ans que je tiens. Le temps de trouver un boulot et de m'installer où bon me semblera et à moi la belle vie !

L'autre option que je vois, c'est d'en finir avec tout ça. Direction l'Enfer – ou le Paradis, c'est selon,

mais je ne me fais pas trop d'illusions – sans passer par la case départ ni toucher d'euros. Dans ce cas, c'est l'inconnu total. Je sais ce que je perds, mais pas ce que je peux gagner. Le risque est donc énorme. Énorme, mais pas dénué d'intérêt pour autant. Car je peux tout imaginer, et là on peut me faire confiance.

Tiens, Brahimi reçoit un email qui est entièrement rédigé en arabe. Ça confirme que je suis bien en Algérie, là où je suis partie en vacances avec mes parents. Je fais un petit tour aux alentours de l'hôpital, et je reconnais rapidement quelques bâtisses pour être passée dans le quartier à plusieurs reprises. Par contre, toujours rien sur mes dernières heures.

Soudain me vient une autre hypothèse : et si je restais comme ça ?

C'est peut-être débile – et ça ne serait pas une première pour moi, étant coutumière du farfelu –, mais pourquoi pas ? J'ai tous les avantages spirituels. Jamais faim ni soif, aucun besoin matériel comme dormir ou me gratter. Sans contrainte, je peux aller et venir à ma guise, je ne rends de compte à personne. Par contre, je vais vraisemblablement vite me sentir seule si je ne peux pas parler à quelqu'un. Voir mon père ou Djamilia sans jamais le moindre câlin, Lysandre sans lui faire la bise, ça va être difficile de s'adapter. Difficile, mais pas impossible.

Maintenant, reste à savoir de quelle manière je peux influencer sur le cours de ma vie, ou de ma mort,

pour rester entre les deux. Si seulement je pouvais savoir ce qui ne me fait pas basculer, ça m'aiderait beaucoup !

Voyons, est-il possible d'aller jeter un œil en haut ? Le toit, les nuages, les lignes aériennes... Ah c'est vraiment sympa vu d'ici. La Méditerranée, l'Europe, l'Afrique. Oups, j'ai failli me prendre un satellite ! Mais non, je suis bête, n'étant qu'un esprit, je serais passée au travers. Maintenant le vide sidéral. Mouais, si je ne trouve pas rapidement un panneau indicateur, je vais passer l'éternité à chercher. À condition que ce lieu soit accessible pour moi, ce qui est loin d'être sûr. Derrière la Lune ? Non, il n'y a rien de spécial, ni extra-terrestre, ni base secrète, ni accueil de l'Eden.

Mon voyage s'interrompt par la sensation étrange qu'il se passe quelque chose autour de mon corps. J'y retourne instantanément.

En effet, une autre infirmière, Soura d'après les papiers qui sont soigneusement rangés dans le sac qui est accroché dans son vestiaire, contrôle et peaufine tout ce qu'il y a dans ma chambre. La disposition des appareils, les informations qu'ils affichent, le passage des câbles. La poussière qui traîne sur le fauteuil, la bonne ouverture de la fenêtre, la propreté de la minuscule salle de bain. Elle s'assure également que de l'eau coule bien du robinet. Ensuite, elle vient me faire un semblant de toilette.

Tout ce cérémonial cache quelque chose, j'en suis sûre. Une séance photo ? Une visite présidentielle ?

Si le sursaut de mon rythme cardiaque a pu susciter une réaction, c'est plutôt un appel vers ma famille. Même s'ils ne sont pas sûrs du tout que ça puisse être un bon signe, ils ont probablement prévenu mon père, et Djamila qui va vouloir venir aussi, étant médecin.

Un petit tour à l'accueil confirme mes soupçons.

Sébastien attend l'hôtesse qui consulte son ordinateur. Son épouse le tire par le bras, les sourcils froncés en soupirant :

— On va bien trouver tous seuls !

Il s'approche de son oreille, mais son chuchotement parvient malgré tout aux oreilles de celle qui se trouve de l'autre côté du guichet.

— Attends, maintenant que j'ai demandé, je peux pas partir avant d'avoir la réponse. Ça serait pas poli.

— Toi et tes principes...

Leurs visages sont fermés, leurs voix saccadées et leurs gestes tendus. Rien d'étonnant, vu la situation. Si je pouvais ressentir quelque chose moi-même, je serais encore plus stressée qu'eux. En parlant de ça, je ne suis pas particulièrement contente de les retrouver. C'est comme si ça ne me faisait ni

chaud ni froid. Des personnages de série ou de film que je retrouve volontiers, parce que je les connais et qu'ils me mettent en confiance, mais sans plus. L'absence de corps m'enlèverait-elle toute émotion ?

J'ai l'impression d'avoir un peu perdu la notion du temps, également. Difficile de dire à quand exactement remonte la visite du docteur dans ma chambre. Dix minutes ? Une heure ? Un jour ? Selon toute vraisemblance, ce serait plus proche de l'heure. Tout comme j'ignore totalement si je suis dans cet état depuis un jour, une semaine ou un an.

— Troisième étage, Monsieur. Je vous laisserai vous adresser au bureau des infirmières une fois sur place, car les visites sont réglementées.

— Je vous remercie.

Djamila est déjà à attendre l'ascenseur quand il la rejoint. Il a probablement oublié qu'elle a passé une grande partie de ses études ici.

Si c'était perturbant au début, aussi bien de savoir ce que pensent les gens que se mouvoir à la vitesse de l'éclair, je m'y habitue relativement bien. J'ai l'impression d'être dans un film, avec différents points de vue, voire un narrateur qui me raconte tout ce que j'ai envie d'entendre. C'est grisant.

Durant la montée, elle crache son venin :

— Pourquoi t'es toujours comme ça ?